Zeitschrift: Revue Militaire Suisse

Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse

Band: 95 (1950)

Heft: 5

Artikel: La Rotta della Morte (le chemin de la mort) : un épisode de la guerre en Méditerranée Tunisie 1940-1941

Autor: Breuillac, J.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-342477

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La Rotta della Morte

(Le chemin de la mort)

UN ÉPISODE DE LA GUERRE EN MÉDITERRANÉE
TUNISIE 1940-1941

— Mon Commandant, un monsieur demande à vous parler.
— Comment s'appelle-t-il ?
— M. Mounier. Il dit qu'il est officier de réserve.
— Amène-le.
Et le planton indigène s'en fut chercher le visiteur.

C'est ainsi que le 4 septembre 1940, à la Kasbah de Sousse, dont la masse imposante domine la ville indigène, toute grouillante d'une foule parlant haut et sentant fort, le lieutenant de réserve André Mounier, récemment démobilisé fut mis en présence du commandant Breuillac, chef d'état-major du général Duclos, commandant le groupe de subdivisions Sousse-Gabès.

Mounier entra — 30 ans, paraissant moins que son âge et surtout donnant l'impression d'un homme énergique et dynamique, rayonnant d'intelligence.

— Je suis avocat à la Cour de Tunis ; ex-lieutenant au Ier Etranger de cavalerie. Je passe le samedi et le dimanche à Sousse chez mon beau-père, le colonel en retraite Cretin et le reste du temps à Tunis...

— Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite ?

— Je viens, mon Commandant, vous inviter au baptême de mon fils...

— Comment ?... Mais vous ne me connaissez pas... Vous arrivez aujourd'hui dans mon bureau,... vous m'invitez... expliquez-vous ?

— Certes, mon Commandant, vous ne me connaissez pas — mais, moi, je vous connais. Je sais qui vous êtes et je me perpettrai de vous le prouver. Vous étiez au G.Q.G. en France... Le 25 juin vous n'avez pas admis l'armistice et, ayant arraché avec beaucoup de difficultés une autorisation de passer en Afrique du Nord, vous avez été arrêté dans la nuit du 25 et incarcéré pendant plusieurs heures à la citadelle de Perpignan, pour avoir donné l'ordre à un navire chargé de personnel et de matériel d'appareiller pour l'Afrique du Nord. Le transport a été interdit mais le bateau est cependant parti emportant du matériel et du personnel embarqués clandestinement... Relâché faute de preuves suffisantes, vous êtes allé trouver Noguès le 29 juin à Alger pour le décider à continuer la lutte... Au cours d'une entrevue, dont l'histoire fera état plus tard, et malgré tous vos arguments très puissants, il a refusé... Envoyé à Casablanca comme chef d'état-major de la division pour remplacer le colonel Gandre, vous avez tenté, seul, de faire passer le Maroc dans le camp des Alliés... Vous avez été dénoncé et une information judiciaire a été ouverte contre vous. Noguès vous a chassé du Maroc et vous a envoyé en Tunisie par mesure disciplinaire... Mes renseignements ne sont-ils pas exacts ?

Le commandant est interloqué...

En effet, tout cela est vrai. Pourtant il s'est bien promis, depuis son expulsion du Maroc, le 26 juillet 1940, de ne plus laisser percer ses sentiments. Et voici qu'un officier de réserve, resté en Tunisie depuis septembre 1939, est au courant de son odyssée...

Oui, après avoir été relâché de la citadelle de Perpignan, il est parti de Port-Vendres le 26 juin. Dès son débarquement à Oran, il a gagné Alger par avion et le 30 juin, au cours d'une audience mouvementée mais combien décevante avec

le général Noguès, il a tenté de persuader celui qui était alors le commandant du théâtre d'opérations Nord-africain de continuer la lutte ; — celle-ci est désormais impossible dans une métropole réduite à l'impuissance et livrée à l'occupation. Noguès n'a trouvé que de mauvaises raisons pour masquer son attentisme... il semble que son poste de résident au Maroc lui importe seul. Il préfère obéir. C'est plus sûr... Matériellement...

Le 1er juillet, Breuillac, devenu chef d'état-major à Casablanca a fait la même démarche auprès du général François avec un semblable insuccès. Pourtant il a déclaré au commandant supérieur des troupes du Maroc : « Vous n'avez pas besoin de moi, je ne serai qu'un secrétaire de plus... envoyez-moi en mission aux Etats-Unis.

» En Afrique du Nord, nous pouvons lever les effectifs de nombreuses divisions... Il faut qu'on le sache en Amérique pour qu'on nous apporte une aide matérielle. Envoyez-moi en mission en Amérique ou bien en Espagne ; dans ce dernier pays, il faut entreprendre de lutter contre l'influence allemande et gagner l'opinion espagnole à l'idée de neutralité, quand nous reprendrons les armes. Mais il faut agir... »

Peine perdue !

Cependant le commandant Breuillac ne tarde pas à recueillir des adhésions à ses projets. On lui offre des concours tant civils que militaires, on propose de faire des achats d'armes, etc..., mais ayant été dénoncé à Vichy, un télégramme de Noguès prescrit l'ouverture d'une information judiciaire et, le 26 juillet il est muté d'office en Tunisie.

.....

Cela, c'est le passé.

Mounier et le commandant se sont aussitôt compris. Dès cette première entrevue ils sont décidés à travailler ensemble pour la cause française.

La Tunisie.

La Tunisie est encore sous la rémanence du coup de foudre du 25 juin 1940. Pendant neuf mois elle avait vécu dans l'attente d'une campagne victorieuse en Tripolitaine. Six divisions et de très nombreuses autres unités étaient stationnées sur la ligne de Mareth et ses avancées. Le mot d'ordre était l'offensive et nul doute que la valeur des troupes d'Afrique aurait facilement eu raison des neuf divisions italiennes qui défendaient la frontière libyenne. Brusquement on a connu les désastres de France, sans les avoir vécus et partant sans les comprendre. Les dix jours de campagne contre l'Italie furent marqués seulement par quelques actions de patrouilles à la frontière contre un adversaire refusant obstinément le contact et se manifestant seulement par des bombardements aériens sporadiques. Avant même d'avoir croisé le fer, est venu l'ordre de capituler. Une démobilisation hâtive vient de renvoyer dans leurs foyers des hommes, dont on devine les sentiments... A Tunis le consul d'Angleterre est assiégé de demandes : Qu'un navire britannique soit en rade et il emportera vers Malte des centaines de volontaires, mais il n'y a pas de bâtiments et tout de suite l'ordre arrive de fermer ce consulat et de rapatrier son personnel. Seul le sous-marin français *Le Narval* quittera spontanément le port de Sousse et rejoindra la flotte britannique, emmenant le capitaine Robert, du Ier régiment de cavalerie [1].

Dans cette atmosphère de stupeur et d'indignation explosent les clameurs de la colonie italienne. Celle-ci compte 90 000 Siciliens ou Calabrais d'un milieu social modeste. Etrangement soumis à la souveraineté française durant la « drôle de guerre », ils sont mis brusquement devant les pers-

[1] Le sous-marin *Le Narval* fut coulé plus tard au cours d'une mission en Méditerranée. Un service funèbre, célébré à la mémoire des disparus dans la cathédrale de Tunis, vit spontanément se grouper la foule de ceux qui ne désespéraient pas.

pectives d'une victoire inouïe. « Tunisia a noi ! » hurlent-ils aux oreilles des 100 000 Français de la Régence et les bagarres d'éclater partout. Périodiquement on fait courir le bruit d'une arrivée triomphale du Duce. L'ordre est maintenu vaille que vaille, mais les incidents vont désormais éclater à la moindre occasion et l'arrivée d'une commission italienne d'armistice à Tunis et Gabès n'est pas pour apporter le calme.

Durant l'été 1940 le climat était donc favorable au recrutement d'un mouvement de résistance, mais l'action dissolvante du Gouvernement de Vichy n'allait pas tarder à s'exercer. La mystique d'un maréchalat infaillible trouvait déjà des zélateurs, d'autant plus disposés à obéir qu'on leur demandait l'inaction. Chaque mois verrait ainsi s'amenuiser le désir de secouer le joug ennemi. L'explosion de fureur de juin 1940 ne fut qu'un feu de paille, et, si la Tunisie demeurait violemment italophobe et certainement anti-allemande, elle serait trop sagement attentiste.

Bref, le commandant Breuillac et Mounier allaient trouver des sympathies, mais dès qu'il leur fut possible de passer à une action concrète bien peu acceptèrent la loi du risque.

Les débuts de l'action.

Le dimanche suivant leur entrevue, Mounier avait repris contact avec le Commandant et ils avaient passé en revue tout ce que deux hommes seuls pouvaient entreprendre.

Recruter des porte-paroles et prêcher le refus d'admettre la défaite était à la fois le plus urgent et le plus facile.

Ils vont donc contacter des amis et peu à peu répandre les premières consignes lancées de Londres.

Le poste occupé par Breuillac lui permet de visiter les unités que l'armistice nous conserve encore. Partout il répète que l'Allemagne perdra fatalement la guerre, car elle n'a pas conquis l'Angleterre. L'automne est venu, amenant brouillards, pluie, tempêtes sur la Manche... l'invasion, si invasion il doit

y avoir, est remise au printemps 1941... L'occasion est manquée d'envahir un pays désarmé... en 41 l'Angleterre sera forte et le débarquement repoussé.

Il fait des conférences sur la campagne de mai 1940 dans le Nord, des causeries aux jeunes, en particulier à l'Association « Les jeunes de l'Empire ». Il les termine chaque fois par une invitation à relever la tête. Rien n'est perdu, la victoire finale sera nôtre. Il parle et il agit.

Il camoufle sous son bureau, dans une cave dont la porte sera murée de nuit par un adjudant d'artillerie sûr, 60 mitrailleuses et 3000 cartouches par arme.

En même temps il étudie avec Mounier le moyen d'apporter une aide quelconque à l'allié britannique. La guerre se poursuit en Libye, à 2000 kilomètres de la Tunisie et les Italiens ne tarderont pas à subir la déroute de Sidi el Barrani. Or, l'indispensable ligne de communications qui relie l'ennemi à la Sicile et à Naples longe les côtes tunisiennes. Au petit jour on aperçoit, de la pointe du Cap Bon, les convois qui viennent de franchir le détroit de Sicile à la faveur de l'obscurité. Ils cabotent ensuite dans nos eaux territoriales et dans l'après-midi on les distingue s'écartant des hauts fonds des îles Kerrennah et dépassant Sfax. Très souvent un navire vient chercher refuge à Sousse, à Sfax, voire même à La Goulette. Il reste là plusieurs jours, fait plusieurs faux départs et enfin disparaît durant une nuit.

La flotte d'Alexandrie étant absorbée par la protection des convois de Grèce, la Méditerranée Centrale dut être laissée sous la seule surveillance des sous-marins et des avions de Malte, d'ailleurs assez peu nombreux.

Leur action fut pourtant assez violente pour arrêter à deux reprises le trafic italo-allemand en raison des lourdes pertes infligées à plusieurs convois de Tripolitaine et à leurs escortes.

Le haut commandement britannique, trompé par l'ampleur même des pertes que ses forces légères avaient réussi à infliger au tonnage ennemi, depuis juin 1940 (près de 500 000 tonnes) sous-estima l'importance des renforts débarqués en Lybie. — Or, beau-

coup de ces bâtiments naviguant isolément et plusieurs convois avaient su mettre en défaut la surveillance anglaise et les divisions de l'Afrika-Korps envoyées en Tripolitaine permirent à partir du 2 avril 1941 la foudroyante contre-offensive de Rommel »[1].

S'il était possible de renseigner minutieusement l'amirauté anglaise sur ce trafic incessant ! — S'il était possible de saboter les bâtiments durant leur relâche dans nos ports !

S'il était possible de recruter un réseau d'agents indigènes pénétrant en Tripolitaine et glanant tout ce qui se dit et se fait dans les arrières ennemis, renseignant sur les arrivées de troupes, de chars, d'artillerie, sur les renforts allemands. Quelle magnifique occasion d'aider les Alliés dans leur lutte pour une victoire qui doit être commune ! !

Mais ces possibilités sont hélas suspendues à la nécessité d'une prise de contact et le contact ne peut être pris qu'à Malte !

Il faut aller à Malte, y mettre au point un plan d'action et obtenir les moyens de transmissions nécessaires, appareils radios, codes, etc...

On y connaît d'ailleurs quelqu'un, car les officiers de liaison anglaise qui étaient à Tunis en 39-40 sont là-bas et l'on sera tout de suite d'accord [2].

Mounier et son ami, l'avocat Perrussel, décident donc d'acheter un petit bateau et de tenter le coup d'audace d'une traversée de 187 milles, soit 348 kilomètres, sur des eaux constamment sillonnées par des bâtiments ennemis et survolées par d'incessantes reconnaissances aériennes... sur cette mer que Mussolini qualifie orgueilleusement de « Mare Nostrum ».

---

[1] « Le deuxième conflit mondial » aux Editions G. P. page 257.

[2] La même pensée était venue à ces officiers et dès le mois d'octobre le capitaine Robert, parti de Sousse sur le sous-marin Narval comme on l'a vu précédemment, avait été ramené par les Anglais du Caire et débarqué clandestinement sur la côte tunisienne, aux environs de Sousse. Malheureusement il avait été dénoncé dès le lendemain et incarcéré au Fort du Nador, près de Bizerte. — Transféré plus tard en France il sera jugé à la Cour martiale de Riom et défendu par Perrussel.

Pour cela, il est nécessaire de posséder des cartes marines, un compas... et l'on met des semaines à se les procurer ; enfin une première tentative peut s'effectuer en décembre 1940. Mounier avec Lhuile et un officier de marine de réserve, Verdier, partent de nuit sur une barque à voile. Ils s'aperçoivent très vite qu'ils n'arriveront jamais et rentrent à Sousse, heureusement sans incident.

On achète alors un petit moteur d'occasion ; litre par litre on se procure du carburant et on repart en janvier. Cette fois c'est le succès. Après deux jours et deux nuits de traversée, Malte est atteint. Dès que la terre est en vue, on hisse un drapeau tricolore et sagement on attend qu'un patrouilleur vienne reconnaître cet étrange bateau.

Les trois hommes sont choyés durant quinze jours. On munit Mounier de deux postes émetteurs-récepteurs en valise, de rechanges, de codes, voire même de bicyclettes, bref de tout ce qu'il faut pour équiper un réseau complet.

Un sous-marin les ramène ensuite au Nord de Sousse près du village d'Hergia. Coltinant de nuit et d'abord dans l'eau leur matériel, ils arrivent vers deux heures du matin chez le commandant Breuillac, qui désespérait de les revoir. Tout de suite on entrepose le chargement au domicile de Breuillac, où il sera en sûreté car personne n'y met les pieds.

Le réseau va dès lors pouvoir fonctionner, son recrutement est depuis longtemps achevé.

Perrussel et Mounier ont trouvé des amis à Kelibia, dans le Cap Bon dont la propriété se prête admirablement à l'installation d'un poste de guet.

Désormais toute apparition de navire sera notée. Un message indiquant les caractéristiques du bâtiment, sa route, sa vitesse, etc... sera sur le champ transmis par radio à Tunis. Peu après un autre poste sera installé à Monastir... chez le juge de paix Surin. Puis un autre à Sfax chez le contrôleur civil adjoint Gantes. Les convois ennemis seront donc suivis

presque heure par heure et les informations retransmises de Tunis à Malte.

Aucun passage n'échappera plus à l'observation.

Pour installer le poste de Tunis, Mounier et Perrussel ont eu l'idée d'un magnifique camouflage. Ils ont créé, puis déclaré suivant toutes les règles une « Société d'Etudes et de Pêcheries » au capital de quelques dizaines de milliers de francs, dont les souscripteurs sont tous des sympathisants. L'époque est à la mise en valeur de toutes les ressources alimentaires de la Régence, quoi de surprenant si plusieurs personnes ont eu l'initiative de vouloir développer la pêche ? — La Société est agréée, elle aura pignon sur rue : un bureau au N° 6, rue Es Sadikia, à moins de cent mètres de la résidence, où l'amiral Estéva fulmine contre le Gaullisme militant.

Etrange société, dont les administrateurs usent abondamment de permis de circulation et même d'allocations d'essence, mais dont la pisciculture n'est pas le fort ! — Oui, mais cela justifie l'existence d'une camionnette et aussi d'un bateau ! Le secrétaire général en est Gaudioz — il est assisté de Derome.

Le local de la rue Es Sadikia sert en outre de boîte aux lettres. Une employée reçoit les quelques « clients » de la « Société ». C'est Mme de Caumont, qui, malgré une affection pulmonaire du second degré, n'a pas hésité à jouer le personnage. Elle chiffre aussitôt les messages et les porte au radio Attias, qui officie dans une buanderie, installée comme dans toutes les maisons tunisiennes sur la terrasse de l'immeuble. Chaque appartement dispose ainsi d'un édicule, d'où l'on découvre un fouillis d'autres terrasses et la forêt des antennes d'honnêtes récepteurs.

Le cabinet d'avocat que Mounier partage avec un confrère, est attenant au bureau de la « Société » et une porte de communication les relie. Le confrère est horriblement « Maréchal nous voilà ! » et Mounier donne ses consultations entouré d'une iconographie très « Révolution Nationale ». A six heures

du soir quand le cabinet se vide, il passe dans la pièce voisine dont le seul ornement est une carte marine des côtes...

C'est là que, chaque soir, Mounier et Breuillac se retrouvent et mettent au point les dispositions à prendre.

La carte de Tripolitaine est dans le coffre-fort. C'est au capitaine Rocolle, de l'état-major du commandant supérieur, qu'il appartient de la meubler de signes conventionnels. Rocolle est en effet chargé des renseignements terrestres, dont il adresse d'ailleurs l'essentiel au S.R. local, car le S.R. français n'a pas admis la défaite et il a repris son travail souterrain, Washington en bénéficiera par des canaux mystérieux.

Avec l'accord du commandant Niel, du S.R., plusieurs officiers d'affaires indigènes du Sud-Tunisien ont découplé des émissaires en Tripolitaine. Bientôt tout ce qui débarque à Tripoli et prend la route de Cyrénaïque, camions, artillerie, chars, matériels de toutes sortes, est recensé régulièrement, et les indications parviennent inscrites à l'encre sympathique sur des paperasses officielles.

Aux environs de Sfax opère, sous le pseudonyme de Lepetit, un véritable moine soldat, le capitaine... Pour échapper totalement à l'attention il s'est cloîtré dans une bicoque isolée, dont il ne sort que la nuit, tuant ses journées à lire des œuvres de philosophie ou d'exégèse et à prier. Vêtu en arabe et parlant parfaitement cette langue, il est la clé de voûte du réseau de renseignements indigènes.

Malte ne tarde pas à prodiguer les messages de félicitations pour la précision et la rapidité avec laquelle le commandement britannique lit désormais dans le jeu adverse.

Et, lorsque le général allemand von Thoma fut, en 1942, fait prisonnier par le général Montgomery, il fut très étonné de voir à quel point les Britanniques étaient au courant de la situation italo-allemande.

Il déclare :

Au lieu de me poser des questions, Montgomery m'indiqua l'état de nos forces, de leur approvisionnement et leur dispositif —

je fus stupéfait de l'exactitude de ses renseignements, particulièrement en ce qui concernait nos déficiences et les pertes de notre flotte.

Il paraissait en connaître autant sur nos positions que moi-même ! — [1].

Une fois par mois, un sous-marin anglais vient prendre liaison et emporter les documents, cartes, plans, photos agrandies, établis par Rocolle et le capitaine X... — Le point de contact est toujours le même. Le submersible émerge vers 22 heures à trois milles de la côte, au nord de Sousse et à l'aplomb d'Hergla. La manœuvre a lieu de la manière suivante : Mounier, Verdier et Breuillac embarquent vers cinq heures du matin sur une barque de pêche dans le port de Sousse, après s'être déguisés en pêcheurs chez le beau-père de Mounier. Toute la journée ils croisent au large de Sousse, faisant mine de pêcher, car les gardes côtes surveillent le littoral. Munis de sandwichs et d'oranges, ils attendent 22 heures et grâce à la science nautique de Verdier, viennent se poster au point convenu à la tombée de la nuit.

Le sous-marin reste environ trois heures sur place pour recharger ses accumulateurs. Pendant ce temps-là le matériel amené par les Anglais est mis dans la barque et on tient conseil dans le poste des officiers. Feuilles de renseignements, fiches, cartes, plans divers, tout est mis au point et on prépare le travail des jours suivants.

Un jour de mars, une catastrophe manque de se produire. Le sous-marin émerge presque sous la barque. Son avant est littéralement arraché et plusieurs heures seront nécessaires aux charpentiers du submersible pour mettre l'embarcation en état de rentrer à Sousse.

Les techniciens des deux côtés s'étaient surpassés, la précision du point était obtenue à un mètre près...

---

[1] « Les généraux allemands parlent », par Liddel-Hart, page 181.

Les sabotages.

Si les convois, même escortés, et les bâtiments de guerre légers constituaient une proie certaine pour les avions et les destroyers britanniques prévenus par radio... d'autres navires ennemis isolés sillonnaient la Méditerranée et échappaient en grande partie aux guetteurs de la Côte tunisienne — c'étaient les bateaux ennemis qui venaient relâcher dans les ports de la Régence pour prendre livraison de denrées cédées par Vichy : minerai de fer, ravitaillement de tous ordres, alfa, etc...

Ce trafic s'écoulait alors entre Tunis, Sousse et Sfax d'une part, la Sicile et Naples de l'autre.

Et nous empruntons les renseignements suivants à la remarquable étude de M. Marc Benoist, secrétaire de l'Académie de Marine dans la Revue Maritime de mai 1949 :

« Sur ces parcours, les traversées sont courtes. — A vol d'oiseau, on compte 70 milles entre le Cap Bon et la côte Sicilienne. — Trapani-Bizerte : 170 milles, Naples-Bizerte : 340 milles.

» Les durées de traversée pour les bateaux de charge marchant à 8 ou 10 nœuds sont environ de 17 à 22 heures pour le trajet Trapani-Bizerte, de 35 à 44 heures pour le trajet Naples-Bizerte. Si certains parcours pouvaient être effectués à grande vitesse exclusivement la nuit, la grande majorité des autres exigeraient des heures de jour et de nuit, certains même demandaient près de deux jours et deux nuits à la mer comme le parcours Naples-Bizerte à 8 nœuds.

Les bâtiments de charge naviguant à petite vitesse, qui voulaient échapper à la surveillance aérienne et sous-marine, devaient calculer leur marche pour effectuer la dernière partie du trajet de nuit, donc arriver au petit jour dans le port de Tunisie où ils devaient prendre une cargaison et, celle-ci embarquée, appareiller dès le début de la nuit pour être le plus près possible de la Côte sicilienne, au lever du jour suivant..

Dès le mois de janvier 1941 Mounier demande des engins de sabotage et des explosifs pour s'attaquer à ces navires

qui, en majorité, font leur trafic impunément. — La plupart viennent à La Goulette, en raison de la longueur de ses quais (1537 mètres) — certains vont à Sfax, un petit nombre à Sousse.

Une fin de non-recevoir accueille cette demande. Les Britanniques justifient leur refus par la crainte de représailles en France, si des navires sont ainsi détruits dans un port tunisien. En fait ils manquent encore de confiance dans ces deux Français, dont l' un est un avocat et l'autre un officier d'état-major, de l'Armée de terre par surcroît.

Mais, tenaces, Mounier et Breuillac reviennent à la charge à chaque liaison du sous-marin. A chaque conseil de guerre, ils mettent en avant des arguments, qui finissent par devenir décisifs, l'engin de sabotage choisi permettant de laisser l'ennemi dans l'incertitude sur la cause de la destruction des navires et supprimant l'éventualité de représailles.

Enfin, en mars 1941, les Anglais donnent leur adhésion de principe aux projets.

Un voyage clandestin à Malte du commandant Breuillac va permettre de les convaincre définitivement et de rapporter les mines magnétiques et les engins indispensables.

Cette liaison est à d'autres égards indispensable, car, dès janvier, le commandant Breuillac a demandé à entrer en contact avec le général de Gaulle ou l'un de ses représentants directs pour soumettre au Chef de la France libre un plan d'action, applicable dans l'hypothèse d'un débarquement allié en Tunisie. Ce plan doit, en effet, s'insérer dans un cadre d'ensemble. Il s'agit de prêter main forte aux Britanniques, quand ils auront les moyens de saisir des bases stratégiques, aussi nécessaires à la conduite de la guerre que la Tunisie septentrionale. Bref, le plan s'inspire de préoccupations identiques à celles du Comité des Cinq et du colonel Jousse, quand ils préparèrent le débarquement des Alliés en Afrique du Nord le 8 novembre 1942.

En Tunisie toutefois, le problème est plus facile car l'adhé-

sion de la population française est acquise. Seuls quelques chefs veules pourraient tenter de s'opposer à la rupture avec Vichy et à l'accueil des alliés. La présence d'un noyau d'officiers décidés et d'un groupe de résistants arracherait, s'il le fallait, la neutralité des hésitants.

Le plan est mis sur pied — les groupes organisés.

Le commandant Breuillac est en garnison à Tunis depuis le 1er février, où son chef le général Jurion a été nommé adjoint au commandant supérieur. Le général Jurion a remplacé le général Duclos limogé par Vichy à la demande des Italiens à la suite d'une lettre un peu dure adressée à la Commission d'Armistice. Le général Jurion, dont un fils a été tué au feu en 1940, est un germanophobe avoué [1]. Il estime son chef d'état-major et lui accorde une permission de quinze jours dès qu'elle est sollicitée.

— Où allez-vous vous reposer ? — lui demande-t-il simplement.

— Je vais faire un peu de tourisme, visiter la Tunisie, je camperai et ferai des photos, répond Breuillac.

Il ne faut pas, en effet, qu'on puisse retrouver plus tard sa trace par des fiches d'hôtel et cette précaution, comme on le verra, n'était pas superflue.

Londres cependant a répondu que « l'officier de Tunisie » devrait se tenir prêt à partir en quelques heures dès le reçu d'un ordre spécial.

Voyage a Malte.

Brusquement un vendredi à midi, un message radio parvient à Tunis : le sous-marin « H.M.S. Utmost » viendra le

[1] Durant la campagne de Tunisie en 1943 le général Jurion fut nommé résident pour la partie de la Régence demeurée dans les lignes françaises, il y eut ainsi en même temps deux résidents : Le servile Esteva à Tunis et le général Jurion au Kef. Le général Jurion exerça par la suite d'autres fonctions et mourut accidentellement en 1945.

lendemain samedi à 22 heures au large de Sousse, endroit convenu, et emmènera le commandant à Malte, où le rejoindra un envoyé du général de Gaulle, arrivé du Caire par voie aérienne.

Le Commandant prend le train aussitôt pour Sousse et, à cinq heures du matin, avec Mounier et Verdier ils partent en mer. Leur barque porte en haut du mât, au-dessus de la voile, un croissant d'étoffe rouge. C'est le signal de reconnaissance.

La journée est interminable, les heures s'écoulent lentes, monotones... sous un soleil déjà chaud et sur une mer plate... ils refrènent leur impatience. Enfin, la nuit... A 22 heures le sous-marin émerge dans un grand ruissellement ; on monte à bord. On échange les renseignements, divers objets et, tandis que les deux autres regagnent Sousse dans la nuit, l'Utmost plonge à cinq heures avec un civil à bord « Master Billard », ainsi que les Anglais ont appelé le commandant dès le début et ainsi qu'il se nommera plus tard en France dans le réseau Lucas (les deux premières lettres de son nom en anglais).

Et tout de suite il se trouve dans une ambiance « d'équipe » magnifique. Un équipage jeune où chacun fait son service avec conscience, mais avec gaieté dans une discipline affectueuse. — Les officiers et les marins ne forment qu'un seul bloc, soudé par les dangers encourus en commun, les fatigues et les espoirs partagés — 3 jours de repos à Malte et 12 jours et 12 nuits en croisière de guerre...

Billard est immédiatement adopté par tous.

Le submersible parvient à bon port après trois jours de traversée dont deux nuits en surface, sans autre incident que plusieurs plongées « en catastrophe », lorsque le périscope prudemment sorti verra surgir des avions ennemis au ras de l'eau.

L'aviation allemande basée en Sicile fait des balayages incessants à basse altitude entre cette ville et Tripoli.

L'Utmost finira par trouver ainsi sa perte en 1942, mais il l'aura fait payer cher à la Regia Marina ! Au cours de ce voyage de Billard, le capitaine de l'Utmost fait don au Français de la goupille de la première torpille, qui a détruit en 1940 un bâtiment de guerre italien et, en arrivant à Malte, le pavillon noir à tête de mort est hissé sur le kiosque : il porte déjà 12 barres blanches, une par attaque victorieuse...

Malte apparaît éblouissante au lever du soleil qui dore ses pierres patinées. La vieille cité dort encore, car toutes les nuits elle est secouée par des bombardements aériens d'une puissance et d'une brutalité inouïes. Mais, ce matin, seuls se font entendre les claquements secs des coups de carabine, tirés du haut du kiosque sur les mines flottantes, semées chaque nuit dans dans la passe par les avions ennemis.

Puis, c'est le silence total, sur une mer étrangement calme... le sous-marin glisse lentement — on entre à La Valette.

Quand on accoste quelques instants plus tard, Billard ne verra que maisons effondrées et cratères énormes. La ville, son port, le bassin des sous-marins, les terrains d'aviation sont visés chaque nuit par les avions ennemis, qui éclairent avec leurs bombes au phosphore, les objectifs. Mais le moral est magnifique.

Billard est admirablement reçu par le colonel X... et ses officiers, qui sont logés dans une petite villa de la banlieue. Chacune des quatre soirées passées au Mess se termine sur la terrasse. Les Anglais en grande tenue et leurs femmes en robe du soir assistent au bombardement et au feu d'artifice multicolore des tirs de D.C.A. sans rompre une conversation mondaine. « Tenacity et cant », toute l'Angleterre !

C'est qu'il faut réduire Malte, ce tremplin d'où s'envolent les avions destinés à attaquer les convois de Libye, ce port où s'abritent les forces légères et les sous-marins qui infligent des pertes si nombreuses aux transports italiens et à leurs escorteurs.

Les Allemands décident d'y parvenir au moyen de l'avia-

tion. La flotte aérienne du maréchal Kesselring, prélevée sur le front Est, est amenée sur le théâtre méditerranéen.

Dès qu'elle est concentrée, 700 appareils en Italie méridionale et en Sicile et plus de 200 en Tripolitaine, l'attaque commence et va se poursuivre sans un seul jour d'interruption jusqu'en 1942 — les aérodromes, l'arsenal, le port sont visés. — Certains jours : seize alertes... certains mois : 7000 tonnes de bombes...

En dehors des installations militaires, 10 000 maisons sont détruites.

La résistance de Malte mérite l'admiration.

Dès le lendemain, Billard entre en conversation avec le lieutenant-colonel des Essarts, venu du Caire en avion. Il est envoyé par le général de Gaulle, dont il va devenir sous peu le sous-chef d'état-major.

Des Essarts est porteur d'une lettre personnelle du Général, disant en particulier: « Prenez le plan que vous remettra le commandant Breuillac, dans lequel j'ai toute confiance ».

Les deux hommes mettent au point les détails d'une action éventuelle dans la Régence, et les Anglais, enfin acquis aux projets de sabotage, confient le matériel nécessaire au commandant Breuillac.

Le retour en Tunisie s'effectue de nouveau par l'Utmost ; mais le sous-marin passe une journée de plus en plongée, car on ne trouve pas la barque de Mounier et de Verdier au rendez-vous. Le lendemain soir l'embarcation est à l'endroit convenu. Mounier et Verdier affirment avoir été là dans la nuit précédente... A qui revient l'erreur ?

Chacun avait fait le point exactement !

On transborde les engins de sabotage. La voiture de l'ingénieur des ponts et chaussées Tixeron stationne le long du rivage et se remplit de caisses. En route pour Tunis !

Mounier a déniché près du parc du Belvedère une villa isolée, dont le commandant Breuillac est devenu locataire depuis sa mutation à Tunis. Il y a une très vaste cave où

l'on abritera plus tard les fûts d'essence, épaves des navires coulés que la mer commence à rejeter, avec de nombreux cadavres un peu partout sur les côtes. Il y a de plus six grandes pièces dont Breuillac n'occupera que deux. Le reste devient peu à peu un arsenal et une poudrière... Il y a des râteliers d'armes dans les placards et des caisses d'explosifs sous les meubles. Mais depuis longtemps on sait qu'on dort très bien sur un volcan !

Au retour de son expédition, Billard-Breuillac va saluer le général Jurion et se montre aussi prolixe sur son voyage que vague sur son itinéraire. Puis il décide avec Mounier d'utiliser les trois jours de permission qui lui restent pour aller tâter le pouls de l'opinion à Alger.

En outre, on va s'efforcer d'étendre le réseau et de constituer un quadrilatère à relations instantanées : Tunis, Alger, Rabat, Métropole. Le commandant emporte dans ce but un poste émetteur portatif dans une valise et un code.

Alger.

Le commandant Breuillac passe donc à Alger le dimanche et le lundi de Pâques 1941.

Après avoir tenté vainement de contacter des personnes que l'on estimait sympathisantes, il se rend au restaurant le « Paris », centre de toutes les intrigues algéroises, où d'ailleurs les « conjurés » du 8 novembre 1942 auront un an plus tard de fréquents rendez-vous. Au « Paris » on lui chuchote qu'un avocat local est acquis au gaullisme.

Le commandant Breuillac va le trouver dès le début de l'après-midi. Maître Billecard deviendra plus tard aide de camp du général Bouscat et trouvera la mort au-dessus de Toulon, alors que son escadrille bombardait le port à basse altitude, peu avant le débarquement allié.

Breuillac se présente sous le nom de capitaine Dusseigneur et Billecard vient à lui, la main tendue en lui disant : « Je

vous connais très bien, vous êtes le fils du général Dusseigneur... j'ai dû vous rencontrer sur les terrains d'aviation...! »

Le quiproquo est vite dissipé bien que le visiteur ne se démasque pas, et, à demi-mots, Billecard est mis au courant du but de la visite.

L'avocat est tout de suite acquis aux propositions des « Tunisiens ». Il va s'efforcer de créer un réseau local. Toutefois, il ne peut pas prendre de suite livraison d'un poste. Il lui faut d'abord trouver un radio et un chiffreur... On convient donc que, de retour à Tunis, le commandant donnera une adresse où le poste et un code seront entreposés.

Malheureusement, lorsque le réseau sera disloqué fin juin, Billecard n'aura pas encore donné signe de vie.

Alger est au demeurant très noyauté par la Légion et l'opinion publique entend sans cesse des affirmations du genre de celle-ci recueillie par Breuillac. Son interlocuteur est un ancien camarade rencontré par hasard :

— Jamais les Américains ne viendront, ils ont compris. Après 1918, on ne leur a jamais payé leurs stocks de guerre, ils se foutent de nous et resteront chez eux ! ! ! ...

— Vous avez tort, leur répond Breuillac, moi, je joue l'Américain gagnant sec !

Propagande, inertie, souci des intérêts particuliers. Alger plus que Tunis est rigoureusement attentiste.

(A suivre.) Général J. BREUILLAC.